

L'exil de soi The exile from self

Julien Bigras

Volume 9, Number 1, June 1984

Pratique analytique et psychose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030207ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030207ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bigras, J. (1984). L'exil de soi. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 20–30.

<https://doi.org/10.7202/030207ar>

Article abstract

In this text, three psychotics, Sarah, Jacob and Jonathan ask us the question : From where were they exiled? We come to understand that Sarah's was from her origins. Jacob sees himself ejected from his own being. As for Jonathan, his will be even worse; he must exile himself from his delusions, from his craziness, because he seems to be heading towards a real cure. Thus the other question : What is the nature of the suffering of psychotics? Very strangely, the most forceful rupture arises when these patients must remove themselves from their craziness. They themselves know that nothing is easier for them than to allow themselves to founder there; the mentally ill are attracted, as to a magnet, to the desert the abyss, the non-being, in short to self-exile.

L'exil de soi

*Julien Bigras**

Dans ce texte, trois psychotiques, Sarah, Jacob et Jonathan nous poseront la question : D'où ont-ils été exilés? On comprendra que Sarah l'a été de ses origines. Jacob, lui, se voit éjecté de son être. Quant à Jonathan, ce sera pire; il devra s'exiler de son délire, de sa folie, puisqu'il semble s'acheminer vers une véritable guérison. D'où l'autre question : Quelle est la nature de la souffrance des psychotiques? Très étrangement, la déchirure la plus vive surgit lorsque ces patients doivent se sortir de leur folie. Eux, ils savent que rien ne leur est plus facile que de s'y laisser sombrer; les fous sont attirés, comme par un aimant, vers le désert, l'abyssal, le non-être, bref, vers l'exil de soi.

À la mémoire de Douglas Levin, l'homme et le psychanalyste, que j'ai profondément aimé et à qui je dois beaucoup.

SARAH 1963

Sarah me dit que la vieille chinoise, une patiente dont elle s'occupait et à laquelle elle était très attachée, est morte d'une «overdose». Elle-même lui aurait, comme d'habitude, apporté ses médicaments en même temps que son repas mais aurait oublié, ce soir-là, de les recompter; elle lui en aurait donné en trop. Elle ne sait pas si elle l'a fait exprès. Je ne comprends rien à son histoire de vieille chinoise qui vient de mourir de sa belle mort, m'a-t-on appris par ailleurs.

Sarah, quinze ans, les cheveux blonds qui lui descendent jusqu'à la taille, les yeux bleus, le front ceint d'un ruban rouge à l'indienne, me regarde droit dans les yeux. Elle vient d'être hospitalisée pour une tentative de suicide. Mais elle a fait ce qu'elle avait à faire. «Un point, c'est tout», conclut-elle d'une voix claire et ferme.

De mon côté, je suis tout feu, tout flamme. Sarah fera partie de mon projet de recherche sur l'inceste car on m'a déjà mis au courant qu'il y aurait peut-être eu des rapports incestueux entre son père et elle.

Je la verrai, à mon bureau de l'hôpital, quatre fois par semaine, comme les autres jeunes filles de ce groupe.

Depuis quelques années ont débuté, entre Sarah et le père, «les petits chatouillements, les petites masturbations, les petits frottages». Pourquoi parle-t-elle de ces jeux comme s'ils étaient anodins? «Parfois, il me suce», ajoute-t-elle. En est-elle vraiment «écœurée», ainsi qu'elle le prétend? Sûrement. Je ne sens toutefois pas ce qui se passe réellement entre son père et elle. Le lien qui les unit m'échappe totalement.

Son père, jadis un médecin aisé et brillant – Sarah travaille comme assistante-infirmière – est maintenant devenu irresponsable et déchu. Il a perdu son permis de pratiquer la médecine et reste à la maison à s'occuper du ménage et des courses.

Il s'occupe surtout de sa petite Sarah. Il ne la lâche pas d'une semelle. Il épie tous ses mouvements et fouille dans ses tiroirs. Il surveille tout.

«Surveille-t-il aussi vos sous-vêtements?»

Sarah répond oui à ma question : «Oui, il surveille tout, tout, tout.»

Mais elle ne veut pas que je vois sa mère qui m'attend dans la salle d'attente. Sarah tremble de tous ses membres. J'en suis étonné. Elle si fière, si sûre d'elle, déjà prête à bondir sur sa proie lorsque nous parlions du père, est devenue pâle, livide dès qu'il est question de la mère.

Je la reçois quand même. Cette femme, une «self made woman», dirige, depuis quelques années déjà, la clinique jadis fondée par son mari et que maintenant elle possède. Elle me raconte d'abord des

* L'auteur conduit avec K. Arvanitakis à l'Université McGill et au Royal Victoria Hospital une recherche et un séminaire intitulés "The Psychoanalytic Approach to Psychosis." Il occupe la fonction de Visiting Professor of Psychiatry à l'Université McGill.

balivernes et en vient presque tout de suite à l'unique sujet pour lequel elle est venue me voir. Elle me prévient qu'elle me poursuivra en justice – «En justice!» lui demandai-je éberlué? – «Oui, en justice si jamais Sarah apprend qu'elle n'est pas ma fille.»

«Quoi? insistai-je encore davantage, Sarah n'est pas votre fille!

– Non, je l'ai adoptée à l'âge de deux ans, dit-elle d'un ton sec.»

Cette assurance est fautive, je le vois tout de suite. Il y a un crime dans cette histoire, j'en suis certain.

«Vous me cachez quelque chose, lui dis-je, en prenant cette fois l'offensive.

– Oui, répond-elle. Un événement grave s'est produit lorsqu'elle avait trois ans. Je lui lisais un livre illustré qui racontait l'histoire d'une petite fille adoptée. Je ne l'ai pas fait exprès. Mais il était trop tard. J'ai aussitôt vu la réaction de frayeur et d'effroi dans le regard de Sarah.

«Maman, me cria-t-elle, est-ce que moi, j'ai été adoptée?

«J'ai perdu pied. Je savais que c'était ce jour-là ou jamais que ma fille apprendrait la vérité sur ses origines. Je n'ai pas pu. Alors voilà! vous savez tout maintenant. Je vous prévins de nouveau; ne touchez jamais à cela.»

Le reste de l'histoire de Sarah m'est devenu impossible à raconter, tellement il est touffu, confus. Sarah est sûrement au courant de tout, même si, suivant en cela les injonctions maternelles, elle doit faire silence sur ses origines. Mais elle est totalement perdue. Les pistes sont embrouillées. Elle délire.

Son père, prétend-elle, met du poison dans sa nourriture, alors que c'est sa mère qui lui a toujours empoisonné l'existence. La mère s'est servi d'elle comme d'une bonne à tout faire. Elle a tué, chez sa fille, toute forme de curiosité, lui faisant très tôt interrompre ses études et la faisant travailler comme une forcenée dans son établissement de santé.

Sarah joue le jeu; je ne comprends rien à ce qu'elle dit. Ses capacités intellectuelles seraient-elles limitées? Ainsi que ses possibilités de contact et d'amour?

Je retrouve quand même quelques liens dans cette histoire. Après l'incident violent de l'âge de trois ans, Sarah n'a jamais voulu être photographiée. Or voilà qu'en ce moment, à l'hôpital, elle se met à briser les miroirs. Les infirmières ne savent plus

où donner de la tête. Miroirs? Photos? Oui, j'y vois un lien; Sarah doit s'effacer. Elle le doit à tout prix. Tel est le destin qui est inscrit dans son corps depuis le début. Terrible et impitoyable destin qu'une mère a voulu tel. Mais de quelle mère s'agit-il? De sa mère naturelle, dont je ne sais rien, et Sarah encore moins que moi? Ou de sa mère actuelle dont je ne sais qu'elle n'est pas sa mère?

Et que vient faire le père dans cet imbroglio maternel? Pourquoi s'est-il occupé lui-même des soins corporels de Sarah, quand elle était petite? Pourquoi agissait-il avec elle comme s'il était la mère? Car pendant que la mère passait ses journées et ses nuits à bâtir une carrière, le père, lui, délaissait la sienne pour s'occuper de sa fille. «Ma petite Sarah d'amour»; c'est ainsi qu'il l'appelait. Lorsqu'elle est devenue jeune fille, il a probablement perdu la tête, et elle aussi. Mais encore une fois, je n'arrive pas à connaître ce qui est vraiment arrivé entre eux deux.

Sarah s'aperçoit que je ne lâcherai pas prise. Elle est de plus en plus énervée. On dirait une bête traquée. Elle fait une fugue. Elle retourne chez sa mère et aussitôt rendue à la maison elle se met à crier : «Ça sent la chinoise ici.» Ça sent la chinoise morte, bien sûr. Nouvelle tentative de suicide. La mère me téléphone. Elle me raconte une histoire abracadabrante. Elle veut le congé de sa fille. Elle en prendra soin elle-même. Puis elle affirme le contraire. Elle pense déjà à l'interner en milieu fermé.

Je renoue contact avec Sarah qui accepte un nouvel essai, une nouvelle hospitalisation. Elle se calme un peu. À la piscine de l'hôpital, où elle va nager comme d'habitude, survient un incident inattendu; elle ressent d'abord un grand plaisir pendant qu'elle nage, mais le plaisir se transforme en une panique incontrôlable. Nouvelle fugue. Nouvelle tentative de suicide. Nouvelle hospitalisation. Elle me raconte l'incident de la piscine : «Pourquoi ai-je pris panique, me demande-t-elle?

– Avez-vous soudainement eu envie de vous baigner toute nue?»

Telle est la question que je lui pose. Drôle de commentaire, pensera-t-on. Pourtant, je sais qu'il y a là une panique sexuelle, j'en suis convaincu. Je me trompe toutefois sur l'objet de ses désirs. Dans ma naïveté de jeune médecin, j' imagine qu'il s'agit d'un émoi sexuel comme il s'en trouve chez n'importe quelle jeune fille, d'autant que Sarah est

séduisante et jolie. Je confonds mes désirs avec les siens. Au contraire, le désir de nudité de Sarah, car ce désir existe bel et bien, ne s'adresse pas à l'homme ni au médecin que je suis, il s'adresse en propre à sa mère. Et ce désir n'a jamais été entendu. De personne.

Pendant cette dernière fugue Sarah s'est de nouveau réfugiée chez sa mère. Elle s'est mise à la mordre. Une question mystérieuse me vient maintenant à l'esprit : Sa mère a-t-elle joui de cette morsure? Pourquoi ne m'a-t-elle pas téléphoné aussitôt? Pourquoi l'a-t-elle gardée chez elle pendant deux jours alors que Sarah était en danger extrême? Elle s'en est même pris au chien. Elle l'a mordu si fort qu'il est devenu méchant. N'eut été la présence de sa mère, le chien aurait peut-être égorgé Sarah.

Est-ce possible que Sarah ait voulu à tout prix provoquer la sexualité de sa mère? «Maudite chienne, montre les dents au moins!»

Je suis de plus en plus inquiet. Cette fois-ci, c'est moi-même qui vais la chercher chez elle. Je veux que Sarah reste sous mon contrôle. Je ne veux surtout pas la perdre. Je tiens à elle comme à la prunelle de mes yeux mais je ne parviens à lui dire que des mièvreries : «Vous avez besoin de tendresse et d'amour, Sarah. Il faut que vous acceptiez que je vous vienne en aide.» Je me sens ridicule et honteux en lui parlant de la sorte.

À l'hôpital, elle s'attaque maintenant aux enfants du service, elle les mord, les bat. Elle frappe les infirmières, leur arrache les cheveux. Elle mord sans arrêt.

Je double la dose de Largactil. Je la triple. Sarah est de plus en plus déchaînée. Je lui dis enfin, sur le ton de la supplication, qu'on veut l'envoyer à l'Institut Albert-Prévost. Elle comprend qu'on veut nous séparer l'un de l'autre. Elle me crache à la figure. Elle ne veut pas ce transfert. Elle veut rester avec moi, près de moi, quoiqu'il arrive.

Dans le dossier, je retrouve effectivement cette phrase étonnante écrite de ma main : «elle ne croit pas à ce transfert, elle ne le veut pas.» Elle parle du transfert à l'Institut Albert-Prévost et non de ce concept central dans mon métier qui voudrait dire que le patient est suffisamment attaché à son thérapeute, dans les cas qui évoluent bien s'entend, pour ne pas faire de bêtises en dehors des rendez-vous. Mais ici le transfert est raté, je m'achemine vers un échec professionnel et personnel certain.

Le transfert à Prévost est finalement décidé. J'aurai des nouvelles à son sujet, mais très peu. Sur le dossier, il ne me reste plus qu'à écrire cette dernière note : «Le transfert à l'Institut Albert-Prévost a lieu le 8 septembre 1963.»

Sarah y sera placée en cure fermée pendant deux mois et demi. Elle sera ensuite internée pour de bon à Saint-Jean-de-Dieu. Elle y est toujours. Elle cessera complètement de parler en arrivant à ce dernier asile, le jour de ses seize ans, accomplissant ainsi l'injonction qui lui avait été dictée en silence par sa mère au moment où elle lui lisait l'histoire de la petite fille adoptée.

Dans le dossier, on retrouve également le résultat contradictoire et surprenant des tests psychologiques : «Il existe chez Sarah une confusion mentale de type paranoïde mais aussi une intelligence et une mémoire remarquablement développées.»

Sarah n'a donc rien oublié de ses origines. Bien au contraire, en se taisant et en brouillant toute issue, elle a accompli à la lettre le destin qui lui avait été dicté et par sa mère naturelle et par sa mère actuelle.

JACOB 1970

Plutôt que de se battre pour conserver l'être cher, pour le conserver au moins dans sa mémoire, le psychotique est souvent porté à s'esquiver, à s'enfuir. Mais parfois, chez certains malades doués pour l'écriture, «le papier et le crayon peuvent se substituer au parler oral ou à quelque rencontre que ce soit». Ainsi s'exprime Jacob dont j'ai dû interrompre brutalement le traitement parce qu'il avait menacé de m'assommer avec une lourde sculpture esquimaude. Le patient fut aussitôt interné et le demeura très longtemps. Le délire s'est estompé petit à petit. Il a pu retourner chez lui.

Puis, pendant un an, il a vécu seul, bien que chez sa mère, dans une petite pièce sans fenêtre. On peut aisément comprendre que la lampe de laine qu'on lui a prêtée soit devenue son unique compagne, sa Reine, comme il l'appelle. S'il m'a envoyé ce texte, beaucoup plus tard, c'est qu'il m'a conservé quelque part, malgré tout. Dans ce poème, pas un mot de son entourage. Le monde des humains n'existe pas, n'a jamais existé. Ou mieux, comme il le dit lui-même, «le fond de nous n'existe pas et n'exis-

tera jamais». J'ai légèrement remanié le poème puisque dans sa lettre il spécifie qu'il «n'est pas encore corrigé».

La lampe

«À peine voit-on dans cette pièce, mais les objets autour d'elle sortent de l'ombre par leur propre lumière, et comme une reine, elle veille au repos constant. Sa présence est assurée, sa masse repose dans l'air fixe, immense à être contemplée, comme une absence.

«Je l'allume et elle se réchauffe. Son orange, comme des joues de femme en feu, s'allume et m'éclaire un peu. Elle ne sait pas parler. Elle est habitée par les Highway's Blues mais ne sait pas me parler de ses voyages, comme j'aime à me les raconter à moi-même. Elle ne m'inspire pas. Je l'aime, impuissante à m'éclairer, et sa lumière ne me réchauffe pas. Sa beauté m'enlève le goût de voir clair. Je ne l'aime presque plus. Mais elle est là, sage régnante dans son coin d'ombre.

«Sous elle, un ridicule carré de bois, un as de carreau, l'inverse imbécile du rond circulaire, envoûtant, un carreau net, tranchant, aigu, dur, faible, arrogant, brutal, triste, nauséabond quelque fois, et miséreux dans un centre bleu sans forme.

«Ma pauvre lampe chérie qu'on m'a prêtée n'arrose que cela, ne s'éteint que sur cela, ne s'allume que pour découvrir et ne voir que cela. Elle n'en peut plus. Elle se retire à l'intérieur, mais ne veut ni ne peut décidément mourir. Ses amants l'ont fuie. Elle n'a jamais su s'ils l'ont aimée. Ils ne l'ont pas prise, ne l'ont jamais touchée. Elle seule, savait qu'il n'y avait rien à toucher, car le fond de nous n'existe pas, et n'existera jamais.

«Elle vit silencieuse et décoche des regards à son entourage. Ce soir, elle est vêtue de bleu, et sa robe, qu'elle seule sait faire et porter, traîne à ses pieds. Sa peau est devenue noire comme le café de l'Arabie Désertique où l'air est sec et le vent tiède, et où les cris n'ont de résonance que pour ceux qui les entendent.

«Elle se souvient de son sang; il était rouge, il y a bien longtemps. Son sourire maintenant se fait serein; à présent, il est bleu. Il est bien bleu. Son cœur saute, son sang est bleu en dedans, il court plus vite. Les doigts bagués de ses mains nues se délient. Là en effet les ongles aussi sont bleus, légèrement transparents. Elle rencontre une glace. Son

nez est long, droit, à peine ondulé aux narines. Sa bouche s'entrouve sur l'ivoire. Elle est bien blanche là.

«Puis ses yeux aux cils parfaits se ferment. Elle se rendort satisfaite et se revoit, grosse boule aux couleurs orangées, suspendue au fil de laine noire qui masquait le cuir rugueux. Elle illuminait à peine une petite pièce étrange qui rappelait vaguement une tente de nomades pauvres et libres qui parcouraient lentement le désert aux approches des villes; elle veillait sur les parois et le sol, réchauffant un homme qui la contemplait longuement et la priait secrètement de se métamorphoser en une femme noire aux traits d'une blanche vêtue de bleu comme ces anciens nomades seigneuriaux qui n'avaient pour serviteurs que les grains de sable du désert, dispersés et rassemblés au gré du vent qui les soufflait devant lui.

«La Reine avait dormi et l'homme courait derrière elle, jusqu'à ce qu'il la retrouve avec lui, fruit du hasard et heureux de n'être que ce regard qui parcourt l'univers sous toutes ses formes.»

Dans la lettre, Jacob me fournit lui-même la signification du poème : «Voilà en général et vu vite ce qu'il y a ici dans la mesure où le papier et le crayon peuvent se substituer au parler oral ou à quelque rencontre que ce soit.» Bref, le papier, le crayon et la lampe constituent son univers, ou ce qu'il en reste. C'est quand même suffisant pour se créer un environnement vivable. Même plus! par son poème, Jacob a réussi à me faire partager la pureté, la délicatesse de son univers.

La fin de sa lettre m'apparaît toutefois énigmatique : «Il y a bien sûr un contexte à ce mot, me dit-il, et j'espère que son absence ne sera pas tout à fait néfaste.»

Je me souviens à ce moment-là de la peur mortelle qui m'a glacé la dernière fois que j'ai vu Jacob, alors qu'il avançait lentement vers moi, la sculpture esquimaude à la main. Je me souviens qu'il regardait la sculpture et lui parlait à la troisième personne. «Elle est verte, lisse et froide», disait-il, tout en la caressant. J'ai alors sauté sur lui et l'ai tenu en échec sur le plancher. Il s'est calmé. J'ai appelé la police et il a accepté, avec un sourire que je n'oublierai jamais, d'être aussitôt interné.

Malgré le mystère, malgré les trous de ce poème et de cette lettre, je crois que nous avons là la description de ce monde où le deuil est impossible,

puisqu'il ne s'y noue pas de contact vrai avec les humains et où par conséquent «le fond de nous-même n'existe pas et n'existera jamais».

JONATHAN 1983

Le patient est alors attiré, comme par un remous dans la mer, vers le désert, le suicide, le froid, le non-être. Par contre, lorsqu'un être craque et voit se développer en lui une intense activité psychique délirante, qui à la limite le porterait à tuer ou à se tuer, il ne devient pas carrément fou pour autant. Au contraire, la catastrophe s'accompagne en général d'une découverte étonnante des origines et de la nature de son être. Mais la découverte est si surprenante, si épouvantable, que le patient ne peut ni l'assumer, ni se reconnaître comme en étant l'auteur.

Ainsi en est-il de Jonathan : il a d'abord l'impression puis la conviction que sa mère désire qu'il se suicide. Cette pensée provoque une telle frayeur qu'elle se répand aussitôt aux êtres autour de lui, puis au monde entier; on veut le tuer, on met du poison dans sa nourriture. Il fait une tentative de suicide et le voilà interné pour des mois et des années. Dans sa chambre, il barricade portes et fenêtres. Il ne veut surtout pas qu'on le voit : «I cannot stand to be seen.»

Le patient est donc mis sous camisole de force chimique et c'est ainsi que beaucoup plus tard débute sa psychanalyse. Le délire, dit-on, est désormais sous contrôle grâce aux puissants médicaments antipsychotiques.

Avec Jonathan, c'est par hasard que je découvre que son délire, loin d'être fou, constitue la plus grande *découverte* de sa vie.

«Ma mère m'a dit que tous ses enfants ont été désirés (wanted) et le fait qu'elle a été si malade quand elle nous a portés et qu'elle avait le choix de nous avoir ou pas, montre bien qu'elle nous désirait réellement (she really did want us).

- Vous dites qu'elle était malade pendant la grossesse?

- Oui.

- Et qu'est-ce que c'était?

- Ma mère était toxique (she was toxic).

- Que voulez-vous dire par «toxique»?

- Elle a fait des réactions allergiques.

- Elle était allergique! Allergique aux enfants qu'elle portait?

- Non, pas une allergie aux enfants. C'était une maladie qui se développait pendant qu'elle portait les enfants et qui s'aggravait d'une grossesse à l'autre. Les deux dernières, elle a failli en mourir.»

Je découvre donc qu'il s'agissait d'une incompatibilité sanguine causée par le facteur Rh. Bref, pendant la grossesse, la mère développait des «anti-corps» (anti-corps) qui risquaient de la tuer ainsi que le bébé.

Le patient, sur un air victorieux, m'annonce que le médecin avait prévenu la mère que si elle n'interrompait pas la grossesse (Jonathan est le petit dernier des quatre enfants), elle n'avait qu'une chance sur cent d'en sortir vivante.

«Vous voyez donc que j'ai la preuve, me dit-il, qu'elle m'a vraiment désiré.

- Et moi, répliquai-je aussitôt, j'ai la preuve du contraire et c'est justement ce que vous avez *découvert* lorsque vous avez craqué (when you had your breakdown).

- Vous voulez dire que mon délire de poison aurait des fondements réels? Are you suggesting that everything I believed was real in some way?

- Yes.»

Ainsi Jonathan découvre-t-il qu'il n'était pas si fou que cela. «You got sick, lui dis-je, but you also made a *discovery* at the same time.»

Et cette découverte, c'est celle des origines de son être. Jonathan est habité par l'enfant empoisonné et mort qu'il a été et aurait dû être. Tel est son destin. Un enfant empoisonné, un enfant mort. Mais tel est aussi son délire puisque cette découverte, il ne peut l'assumer.

Le problème majeur avec ces patients vient de la quasi impossibilité de les rejoindre, d'entrer en contact avec eux. Je viens de mentionner que c'est par hasard que j'ai pu établir un tel contact, ce jour-là, avec Jonathan. D'habitude, ces patients, les fous, n'éprouvent pas le désir de nous parler ni de s'allier à nous. Nous devons nous-même engager la conversation, faire le premier mouvement. Bref, nous devons aller les chercher là où ils sont, c'est-à-dire hors du monde des humains, hors du monde et du langage des humains. Ce seul point justifie qu'ils soient considérés comme inaccessibles à la psychanalyse puisque d'habitude et selon les règles habituelles, nous devons attendre que viennent les

associations avant de fournir les interprétations. Or, avec eux les associations ne viennent pas avant mais après les interprétations. Le psychanalyste doit lui-même faire le premier pas (the first move) vers l'autre.

Il ne s'agit pas non plus d'aller à la pêche. Le premier pas doit être authentique (genuine), juste et faire mouche. Dans le cas de Jonathan, il est relativement facile à faire. «Dites-moi, me demande Jonathan sur le ton de celui qui pose une colle absolument irréfutable, avez-vous déjà vécu ce que j'ai vécu quand j'ai craqué?»

- «D'une certaine façon oui», lui répondis-je, à son grand étonnement d'ailleurs si je me fie à la vive réaction qui se lit dans son visage. Il m'écoute religieusement : «Pas moi, lui dis-je, mais mon chien. J'avais un chien quand j'étais petit et le jour où on m'a mis pensionnaire il s'est suicidé. Il s'est jeté devant une voiture sur la grand-route. Le chien ne m'avait jamais quitté auparavant. Il me suivait partout, dans les champs, dans les bois. (Pendant que je lui parle, mes yeux sont rivés sur la large cicatrice de son poignet gauche).

- Comment avez-vous réagi quand vous avez su qu'il s'était tué?

- Je ne sais pas exactement. Mais par la suite, chaque fois que j'étais en vacances, j'avais toujours hâte de retourner au pensionnat. Je crois que je n'ai jamais abandonné ce chien. Le chien mort (the dead dog-the dead child) est toujours là, en moi, comme c'est le cas pour vous avec l'enfant mort.»

C'est suffisant, Jonathan se met à associer. Il est lui-même, imagine-t-il, un garçon perdu dans les bois «walking alone along a trail». Le sentier débouche sur une clairière. Un fermier calme et tranquille vient alors le chercher avec son vieux tracteur. Il accueille le garçon dans sa ferme. mais il y a dans le ciel un oiseau noir qui tourne autour. L'oiseau se pose sur le toit. C'est un oiseau dangereux, menaçant!

«Oui, confirme Jonathan, the black bird, l'oiseau noir (la mort), est toujours là et rôde autour.»

Et Jonathan, à la séance suivante, pourra, s'il le désire, poursuivre le même récit, en inventer un autre, ou encore discuter avec moi de problèmes concrets, comme de trouver la meilleure façon de se réintégrer dans des jeux de groupe, hockey sur glace, basket-ball, ce qu'il finira par réaliser.

Effectivement, le lendemain, il ajoute un nouvel épisode à l'histoire de l'enfant perdu dans les bois. Le garçon raconte au fermier qu'il ne sait pas d'où il est venu. La conversation est agréable. Les deux se réchauffent devant la cheminée. Puis un étranger franchit la porte et s'adresse au fermier. Puis un autre. Encore un autre. Il y en a des milliers. L'enfant tremble de tous ses membres tellement il a peur. Il se réfugie dans la chambre et se jette sur le lit, les mains sur les yeux.

Mais il est trop tard, il a toutefois le temps d'apercevoir à travers la fenêtre l'hideux oiseau noir, le cou complètement tordu et la tête à l'envers. Les pieds sont restés accrochés au toit. Le regard fixe, immobile de l'oiseau transperce le garçon de part en part. Il sort de la maison et comme un fou il se met à courir dans le bois, là où il n'y a ni piste ni sentier.

Nous ne saurons jamais, Jonathan et moi, si l'oiseau noir ne représente que la mort. Car à un certain moment, dans le récit, cet oiseau est tout simplement un clown. Malgré l'atrocité de cette histoire nous avons pu, lui et moi, rire et nous amuser, par moments bien entendu.

Au bout d'une année, Jonathan m'apporte son premier rêve réel. Il est seul dans un petit bateau sur la mer, sans gouvernail ni voile. C'est dans le plus complet dénuement que ce rêve nous rapproche davantage, car il a été fait pour m'être raconté à moi personnellement. Je remercie Jonathan de m'avoir offert un cadeau.

En résumé, quels que soient le style et le contenu des séances, nous avons réussi à créer, Jonathan et moi, sauf aux moments des retraits et des atroces solitudes, une atmosphère joyeuse de complicité, de jeu, de ruse et de rires. Et pourquoi les fous n'auraient-ils pas le droit de rire? Il y a donc les moments où nous restons l'un et l'autre sans rien dire, totalement absent l'un de l'autre, et ces autres moments où nous jouons comme des enfants.

Je dois beaucoup à Winnicott. Il a fallu à ce pionnier beaucoup d'humour et de courage pour opposer le jeu naturel à cette pratique sévère et compliquée que représente, pour lui, la psychanalyse freudienne.

«Ce qui est naturel, c'est de jouer, a-t-il écrit, et le phénomène le plus sophistiqué du vingtième siècle, c'est la psychanalyse. Il serait bon de rappeler constamment à l'analyste non seulement ce qu'il

doit à Freud, mais aussi ce que nous devons à cette chose naturelle et universelle, le jeu.»

Le délire de Jonathan, je le répète, recelait une incroyable découverte, découverte construite avec l'énergie du désespoir et qui dévoilait ses propres origines, c'est-à-dire ce qui est vraiment arrivé alors qu'il était dans le corps de sa mère, tous les deux s'attaquant mutuellement à coups d'anticorps mortels.

Les conséquences de cette grossesse n'ont pas été miraculeuses même si les deux s'en sont tirés physiquement indemnes. Il a fallu encore une année avant que Jonathan me raconte comment il passait ses après-midi avec sa mère, alors que les autres enfants étaient à l'école. La mère s'étendait sur le divan dans le salon, prenait le bébé, le collait sur son corps et regardait la télévision sans lâcher sa proie. Le bébé restait collé au corps de sa mère pendant des heures et des heures.

Ces séances d'indivision avaient également lieu au vu et au su du frère, des sœurs et même du père. Elles ont cessé subitement lorsque l'enfant a atteint l'âge de douze ans. Et ce sont les sœurs aînées qui ont exigé l'arrêt de ces corps à corps devant la télévision. Le patient – et sa mère encore moins – n'y aurait jamais mis fin.

Les séances d'indivision constituent-elles des moments idylliques? Correspondent-elles maintenant à des souvenirs de plénitude («blissfull memories»)? Oui, d'une certaine manière, prétend Jonathan, mais surtout, non. Il se souvient que même dans les bras de sa mère, c'était un lieu vide qu'il ressentait dans son corps. Le vide continuait d'exister envers et contre tout, là au creux de son estomac. Et il percevait sa totale impuissance à s'affirmer, à se poser comme un être désirant devant cette mère qui prétendait avoir tous les droits sur son enfant, je dis bien *tous*, du seul fait qu'elle lui avait littéralement sacrifié sa vie. Pire que tout! Jonathan ne ressentait pas le besoin de grandir, de s'éloigner de la maison, *no will to live*, même pas le désir de vivre, spécifie-t-il.

En écoutant le récit de cette promiscuité corporelle entre la mère et le fils — jamais je n'aurais imaginé qu'elle ait pu exister — j'ai comme un moment d'arrêt : «Mais je croyais que vous étiez un enfant complètement seul (an isolated child). Et vous-même n'avez jamais corrigé cette conviction de ma part.»

Jonathan sourit en silence de sa victoire. Il est fier de m'avoir caché ce secret pendant tout ce temps. En fait, je savais que Jonathan avait connu une certaine complicité, une certaine présence près de lui, vers l'âge de deux ans. Mais c'était avec sa soeur, celle qui le précédait. Et elle n'avait duré que si peu de temps qu'il ne valait pas la peine d'en parler. Seule une nostalgie était demeurée; Jonathan conservait toujours le rêve d'avoir «une petite (sic) soeur pour lui seul». mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je ne connais de son enfance que la totale solitude qui était sienne, et depuis le début de nos rencontres nous partageons ensemble cette connaissance, comme si elle allait de soi. Le silence de Jonathan ne dure pas longtemps. La réponse est aussi simple que directe : «Mais l'un n'empêche pas l'autre», me dit-il sur le ton de l'évidence. Bref, il y a d'un côté l'enfant seul et laissé pour compte par tous, y compris par sa mère, et de l'autre côté il y a l'enfant collé au corps de sa mère, dont elle se sert sans doute comme d'un nounours, sans qu'il n'y ait eu aucun lien, aucune articulation, aucune conjugaison possible entre ces deux enfants.

Je suis en ce moment plutôt étonné de ma propre perplexité puisque cette problématique existe chez nous tous, à des degrés plus ou moins grands. Le corps à corps avec la mère, ou cet inceste maternel fondateur de tout désir et de toute vie, a eu lieu chez tous les humains, ou presque. Nous nous sommes tous blottis contre le corps de notre mère, d'une façon ou d'une autre. Et en même temps nous avons tous vécu sous le règne de la totale séparation des corps, corps maternel – corps de l'enfant. Ce serait d'ailleurs une pure chimère que de prétendre que la rencontre psychanalytique pourrait réussir à souder l'insoudable ou encore à exprimer l'indicible. Le sourire victorieux de Jonathan était fondé; les petites séances d'indivision qui avaient lieu devant la télévision n'ont jamais pu combler le vide de son destin d'enfant mort, pas plus que les séances de psychanalyse ne réussiraient jamais à recréer un paradis qui n'a pas existé, dussent-elles se continuer pour le reste de ses jours.

Deux jours avant Noël, Jonathan m'apporte un rêve où apparaît à l'évidence un authentique désir de vivre, de prendre le large, de respirer l'air pur, d'aller courir au soleil sur les plages du Sud.

«Dans ce rêve, me dit-il, mon père et moi partons pour la maison de campagne. Ma mère y est

déjà mais ne veut pas de nous. Elle est ennuyée par notre présence dans le chalet.

«Je sors dehors et vois par terre un petit oiseau, a little Blue Irisbird. Je vois bien que le temps de la migration pour le Sud est arrivé puisque tous les autres oiseaux sont déjà partis. Mais lui, il est trop petit pour voler. Je le prends dans mes mains. J'essaie de lui montrer à voler. Il ne peut pas.»

«Je décide de le transporter moi-même. Je le fais monter dans un engin volant (a spacecraft) que je conduis et je l'amène dans le Sud.»

«C'est tout. That's all. That's a funny dream. C'est un rêve drôle.»

Silence. Jonathan a ri de son rêve comme on rit des prouesses d'un singe. Le rêve ne le concerne absolument pas. Et il ne va pas parler, j'en suis convaincu. Je dois lui tirer les vers du nez.

«Vous rappelez-vous l'enfant mort qui existe en vous?, lui demandai-je.

- Oui, répond-il sur un ton détaché.

- Et l'oiseau noir, the black bird, celui que nous avons appelé la mort?

- Oui,» sur le même ton.

De mon côté, je suis partagé entre l'enthousiasme devant l'abondance de vie que contient son rêve et le dépit que me cause la pauvreté de ses associations. Me souvenant que dans son délire il ne supportait pas d'être regardé, d'être vu, il me vient soudain à l'idée de vouloir l'interroger sur ce point de son rêve, sur ses yeux bleus, à moins qu'il ne s'agisse des miens puisque j'ai aussi les yeux bleus.

«Dans le rêve, vous voulez sans doute dire que le petit «iris blue bird» a les iris bleus, que c'est un oiseau aux yeux bleus.

- Pas du tout. Je veux simplement dire que c'est un Blue Irisbird. C'est son nom, son vrai nom d'oiseau.»

Me voilà de nouveau renvoyé à mes propres pensées. Je ne savais pas qu'une race d'oiseaux portait le nom d'iris-bleus. Mais pourquoi pas? Il y a bien les rouge-gorges, me dis-je.

Je regarde de nouveau Jonathan. Il me semble profondément triste, peut-être même perdu. On dirait qu'il a mal. Il a les deux mains cramponnées à la poitrine, au niveau du sternum. Je décide d'intervenir d'urgence.

«Dans le rêve, le petit oiseau, c'est vous. Il ne veut pas voler. Il est trop petit. Il ne veut pas qu'on

l'arrache à sa mère, même si elle ne l'a jamais désiré. Il veut rester collé à sa mère, toujours.»

Mais il est trop tard. Le regard de Jonathan, d'un bleu ciel, est déjà complètement parti dans l'infini.

Encore une fois, c'est raté. C'est toujours à recommencer avec ces oiseaux-là. Comment faire pour leur montrer que le soleil brille pour eux aussi?

À la séance suivante, nous discuterons de problèmes concrets. Nous nous en tiendrons au petit quotidien. Il faudra attendre un certain temps avant que le petit Blue Irisbird¹ nous revienne et reprenne vie. Et encore là, il nous glissera de nouveau des doigts. Que voulez-vous! c'est cela la vie.

CONCLUSION

La folie comme trouble du regard, avril 1984

Que s'est-il passé pour expliquer la soudaine ouverture qui s'est produite pour moi en 1983 dans ma pratique avec les fous? La réponse, me semble-t-il, serait contenue, plus ou moins implicitement il est vrai, dans mon livre *Ma vie, ma folie* publié en cette même année 1983.

L'hypothèse centrale qui s'en dégage est fondée sur le regard; ce livre met en scène la véritable rencontre incestueuse qui se profile petit à petit et qui unira le psychanalyste et sa patiente, Marie, dans un seul et même regard, ce regard qui rendait également compte du coeur du délire ou de la folie de ces deux êtres, comme l'illustre leur rêve d'enfance qu'ils ont tous les deux appelé «le rêve du loup». Dans ce rêve, le regard d'un loup se métamorphose en celui d'un humain hurlant son désarroi d'être perdu au sein de cette masse étrange et étrangère que sont devenus pour lui les hommes. The wolf's eyes, ce regard de fou, aurait eu pour effet direct de mettre l'enfant hors circuit du langage comme conséquence d'un corps à corps excessif entre l'enfant et sa mère, dans le cas de Marie tout au moins. Le regard serait donc ce qui noue et tranche en même temps la liaison incestueuse primitive mère-enfant. Voilà comment s'énoncerait l'hypothèse en question.

Dans le cas de Jonathan, par exemple, c'est au moment de l'analyse du rêve du Blue Irisbird qu'une référence explicite est énoncée selon laquelle l'enfant est appelé à *décoller* du corps de la mère. La

métaphore du *décollage* va nous guider tout au long de l'étude de ces trois cas.

Pour Sarah, le regard incestueux que porte son père sur l'intimité de sa fille, «il épie tous ses mouvements et fouille dans ses tiroirs...», recouvre en fait une absence de regard; l'absence vient de la mère qui, après avoir «vu la réaction de frayeur et d'effroi» de Sarah devant l'histoire de la petite fille adoptée, n'a pas pu soutenir ce regard d'une parole grâce à laquelle Sarah aurait pu apprendre la vérité sur ses origines et d'un regard qui aurait supporté la petite fille devant l'effet de cette révélation.

La mère et la fille ne se sont plus jamais regardées depuis lors. Les conséquences furent immédiates, la fillette refusant désormais d'être photographiée, *d'être vue*. Cette même conséquence se répercute jusque dans son délire, sa folie actuelle; elle brise les miroirs de l'hôpital et veut s'effacer à tout prix, jusque dans la mort, jusque dans le silence total d'un internement à vie (à mort) dans un asile de fous.

C'est également un effet de violence provoquée par mon regard sur elle qui est responsable de la cassure qui s'est produite entre Sarah et moi. Lorsque je lui interprète que dans la piscine de l'hôpital elle s'est sentie regardée par moi (par mon regard désirant, comme le faisait son père) elle ne tient plus le coup; c'est à ce moment-là qu'elle «craque» vraiment, qu'elle se met à mordre sa mère et le chien. Avec Sarah, je n'ai donc pas su régresser suffisamment pour la rejoindre là où elle m'attendait, dans un regard maternel paisible et serein, regard qui se serait posé sur elle comme un rayon de soleil au lever du jour. Bref, Sarah n'a pas trouvé auprès de moi le lieu où elle aurait pu «se coller» en toute tranquillité. Et comment pouvait-elle décoller si elle n'était collée à rien? D'où pouvait-elle prendre son envol?

«Je tiens à elle comme à la prune de mes yeux», dis-je à la fin de ce texte. Mais c'est aujourd'hui que cette métaphore s'impose à moi, alors que les jeux sont faits depuis longtemps, pour Sarah s'entend. L'hypothèse est donc retenue dans le cas de Sarah; le défaut fondamental, the basic defect, serait lié à l'absence d'un regard maternel; ce regard n'arrive pas à se poser sur le corps de la petite fille de sorte que les forces de la haine, la compulsion à mordre enfants, chiens et infirmières, sont désormais déchainées sans aucune possibilité d'être contenues, circonscrites.

L'histoire de Jacob (1070) est encore plus exemplaire que celle de Sarah (1963). Je remarque tout de suite que de cette histoire je n'ai retenu que le poème. C'est donc un texte écrit, le poème intitulé *la lampe*, qui a provoqué la sidération de tout mon être. Jacob a choisi de vivre dans une pièce sans fenêtre. Il fait lui-même le montage de la mise en scène de ce que son poème nous donne à voir. Les effets sont fulgurants dans la mesure où l'être de Jacob est tout entier renfermé dans ce poème ou dans cette scène de regards qui circulent dans la petite pièce sans fenêtre. «À peine voit-on dans cette pièce, mais les objets autour d'elle sortent de l'ombre par leur propre lumière, et comme une reine, elle veille au repos constant.» Voilà de nouveau évoqué le regard maternel qui assure le calme et la tranquillité. Ce poème est un jeu de regards à l'état pur, dans le plus grand dépouillement.

La nostalgie que ce regard maternel évoque fait surgir des images de femmes enceintes «son orange, comme des joues de femme en feu, s'allume...» «Elle est habitée par les Highway's Blues.»

L'immensité du regard, la profondeur infinie du champ de vision, entraîne Jacob dans une chute vertigineuse où à la fin il se voit parmi «les grains de sable du désert, dispersés et rassemblés au gré du vent qui les soufflait devant lui.»

Jacob se resaisit. Futilité que ce regard-là; «Sous elle, un ridicule carré de bois, un as de carreau, l'inverse imbécile du rond circulaire...» Futilité, oui, mais Jacob est aussitôt envahi par la peur d'être attaqué, transpercé par les regards de la lampe. «Elle... décoche des regards à son entourage.» Faute d'un regard maternel apaisant, surgissent les regards-flèches, les regards-qui-tuent. «Le fond de nous n'existe pas, et n'existera jamais.»

La lampe se regarde et se referme sur elle-même. «Elle rencontre une glace... Elle se rendort satisfaite et se revoit, grosse boule aux couleurs orangées...»

Que fait alors l'enfant laissé pour compte? L'enfant laissé pour compte dans le désert se rappelle le regard maternel. Du fond de l'exil, il contemple la misère, la grosse boule aux couleurs orangées, et se laisse aller à la dérive, définitivement collé, rivé au regard maternel, ou plutôt définitivement perdu dans ce même regard qu'il n'a jamais connu autrement que dans une néo-création poétique. «La

reine avait dormi et l'homme courait derrière elle, jusqu'à ce qu'il la retrouve avec lui, fruit du hasard et heureux de n'être que ce regard qui parcourt l'univers sous toutes ses formes.»

Jacob s'enfonce dans la folie. Lui non plus ne décollera pas du corps maternel. Le poème lui permet quand même de «décoller», d'une certaine manière, puisqu'il est «heureux, écrit-il, de n'être que ce regard qui parcourt l'univers sous toutes ses formes.»

Jacob n'est plus interné. Je l'ai vu il y a six mois dans une librairie. Il est venu me saluer. Il m'a souri. Il va bien, m'a-t-il dit. Est-il possible que le poème l'ait sauvé? Moi, je le crois mais encore une fois, ce n'est qu'aujourd'hui que je m'en aperçois.

Dans le cas de Jonathan aussi le regard se trouve au cœur du délire. «Je ne supporte pas d'être vu, dit-il. I cannot stand to be seen.» Si on le regarde il devient rigide, catatonique. Mais c'est aussi par le regard que j'arriverai à le rejoindre.

Jonathan aurait vécu des scènes d'indivision avec sa mère. L'enfant était collé au corps de la mère pendant qu'elle regardait la télévision. L'enfant ne pouvait pas voir à l'extérieur parce qu'elle le blotissait contre elle comme un nounours. Il ne pouvait pas être appelé, sollicité par l'extérieur. D'où l'absence de volonté de vivre, et de désirer, et de décoller du corps maternel.

La première fois que je réussis à le rejoindre, lorsqu'il me met au défi de comprendre sa détresse, je lui raconte l'histoire du suicide de mon chien le jour où je l'ai abandonné. Je serais habité par ce chien, lui dis-je, comme lui il l'est par l'enfant mort qu'il a été. Pendant que je lui parle, et c'est cela l'important, mes yeux sont rivés à la large cicatrice de son poignet gauche. Le lien de la parole est soutenu par le lien du regard. Le regard se situe à la jonction de l'indicible et du large proprement dit, d'où la désarticulation de ce dernier lorsque l'enfant se retire du monde des humains, d'où également la réinsertion dans le langage de ce même enfant lorsque je réussis à le rejoindre vraiment. Le regard sert à soutenir le lien à distance entre mon corps et celui de l'enfant fou. Il unit et tranche en même temps.

Il y a mise en scène par la suite d'un oiseau noir. La scène est grotesque, violente et excessive. Le visuel est exacerbé dans cette scène où l'oiseau, tel un monstre hideux, tel un pitre ou un clown, est

accroché au toit par les pattes, la tête à l'envers, le regardant dans les yeux à travers la fenêtre. Le regard est si étrange que Jonathan est aussitôt éjecté au dehors, dehors de la maison, de la chambre et de lui-même; il est éjecté dans la forêt, et il n'y a plus ni piste ni sentier. L'exil est ici total. Le jeu des regards est terrifiant, insupportable chez les fous.

Dans le premier rêve qu'il m'apporte la scène est également exacerbée sur le plan visuel; il est à la dérive dans un petit bateau sur la mer. Le dénuelement de la scène la rend encore plus excessive. C'est une scène qui se donne pour être vue, regardée, par moi personnellement. C'est d'ailleurs à ce moment que j'apprends que la mère le collait sur son ventre pendant qu'elle regardait la télévision.

Dans le texte, l'enfant collé à sa mère devient une notion ayant une portée générale; nous aurions tous en nous un enfant qui colle à sa mère et en même temps il se produirait d'emblée une séparation radicale et irréversible entre le corps de la mère et le corps de l'enfant. Le regard tient justement compte de ce double registre, surtout lorsqu'il sert à appuyer l'effet de parole qui l'accompagne. L'effet produit, s'il réussit, en est un de décollage. Nous en avons une illustration particulièrement éclairante dans la métaphore du Blue Irisbird, de cet oiseau qui est lui-même un regard, un oeil bleu. L'interprétation que je lui fournis est une mise en scène du regard en tant que tel, d'un regard vivant, d'un envol, d'un mouvement qui décolle vers le Sud, vers la migration, vers l'extérieur, même si l'interprétation est prononcée dans une formule négative dans laquelle je lui souligne qu'il veut rester petit et collé au ventre maternel. J'ai toutefois peur de lui faire peur avec mes propos trop directs. «Le regard de Jonathan, d'un bleu ciel, est déjà complètement parti dans l'infini.»

La suite nous apprendra, dans un prochain article, que cette séance du Blue Irisbird fut déterminante. Un véritable pont verbal s'est établi ce jour-là entre Jonathan et moi et plus jamais Jonathan ne tentera de se réfugier dans le ventre maternel.

J'apprendrai aussi que le Blue Irisbird est une version du conte du vilain petit canard d'Andersen. Le Blue Irisbird devient donc un cygne majestueux, tout là-haut dans le ciel, «et heureux de n'être que ce regard qui parcourt l'univers sous toutes ses formes.»

La métaphore du regard, du Blue Irisbird, atteindra son but, tant sur le plan du langage que de la guérison; elle réussira à faire décoller l'enfant de son indivision d'avec la mère, bref, de sa folie.

Le regard serait à la fois la métaphore d'un langage premier entre la mère et l'enfant, entre le fou et le psychanalyste; il serait aussi la métaphore de l'absence de langage entre la mère et l'enfant, entre le fou et le psychanalyste; enfin il serait, dans ma pratique, ce qui soutenant la parole permet la rencontre authentique et singulière entre un fou et un psychanalyste.

NOTE

1. J'ai cherché dans mes livres d'oiseaux et je n'ai pas trouvé de Blue Irisbird. Jonathan est pourtant convaincu qu'il existe.

Plus tard, il dira qu'il est élané, haut sur pattes, qu'il a de grandes ailes, et qu'il ressemble aux cygnes.

SUMMARY

In this text, three psychotics, Sarah, Jacob and Jonathan ask us the question : From where were they exiled? We come to understand that Sarah's was from her origins. Jacob sees himself ejected from his own being. As for Jonathan, his will be even worse; he must exile himself from his delusions, from his craziness, because he seems to be heading towards a real cure. Thus the other question : What is the nature of the suffering of psychotics? Very strangely, the most forceful rupture arises when these patients must remove themselves from their craziness. They themselves know that nothing is easier for them than to allow themselves to founder there; the mentally ill are attracted, as to a magnet, to the desert the abyss, the non-being, in short to self-exile.